

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 19 Janvier 1861.

No. 2.

SOMMAIRE. — Chronique de la Quinzaine. — Revue Littéraire. — Poésie: Castelfidardo. — Lecture de M. Rameau sur le Patriotisme, (suite). — La Croix et l'Épée au Canada, par M. O. David, de Ste. Thérèse, (suite). — Eloge de M. Painchaud, fondateur du Collège Ste. Anne, par M. Ch. Bacon, (fin). — Guérison attribuée à N.-D. de Pitié. — Le Tournoi de Rennes ou Bertrand Duguesclin. — Esquisse Nationale: Le Capitaine Ducharme et Sir Geo. Prevost. — Profils Historiques: Le Maréchal Fabert. — Maximes. — Conseils. — Enigme.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE. — Expédition de Chine. — Une lettre de Hong-Kong. — Les Missionnaires en Chine au XIV^e Siècle. — La Messe de Noël à la Paroisse. — Les lectures au Cabinet Paroissial. — Quête pour le St. Père.

Nous disions dans le dernier numéro, que les nouvelles de Chine avaient la plus grande importance, c'est du reste ce que pensent généralement les organes dévoués aux bons principes et nous avons été heureux de voir cette opinion confirmée par le témoignage de ceux qui résident sur le théâtre même de l'événement. Voici ce que l'on écrit de Hong-Kong, à la date du 27 Octobre:—

“ Les drapeaux de la France et de l'Angleterre, flottent sur les murs de Pékin. Tel est le grand événement de la quinzaine. Ce sera certainement un des plus mémorables événements d'un siècle déjà si fécond en tout genre. Quels que soient les résultats immédiats de la prise de Pékin, un grand coup vient d'être frappé. C'est la première fois qu'une armée européenne entre dans la capitale de l'Empire du Milieu. La cité impériale avait déjà vu quelques missionnaires Français; à plusieurs reprises elle avait reçu quelques ambassadeurs européens, qui avaient toujours été traités comme des envoyés d'un pays tributaire plutôt que comme les représentants de nations indépendantes: mais jamais une armée européenne ne s'était approchée de ses murailles.

“ En France, bien des gens habitués à ne jeter les yeux que sur les pays qui les entourent et à ne se préoccuper que des questions européennes, apprendront sans doute avec indifférence la prise de Pékin et ils ne comprendront pas l'immense influence que peut avoir cet événement sur les destinées futures du monde. Mais les personnes qui réfléchissent, qui considèrent d'un côté ces inventions modernes tendant à faire disparaître les distances et à rapprocher les peuples, et qui, d'un autre côté, jettent les yeux sur les peuples d'Asie, comprendront facilement que le jour viendra où ils sortiront de leur isolement volontaire pour entrer en société avec l'Europe.

“ La France a un rôle magnifique à jouer dans l'extrême Orient. Puisse-t-elle le comprendre? C'est à elle surtout qu'a été donnée la mission de faire pénétrer le Christianisme et avec lui la vraie civilisation chez les nations Orientales.

“ Au moyen âge elle envoyait déjà des missionnaires en Chine; depuis plus de deux cents ans elle n'a pas cessé de fournir à ces pays éloignés des prédicateurs de l'Évangile. Par ses aumônes, elle soutient les missionnaires dans leurs travaux.

“ Aussi la France entre toutes les nations est aimée et bénie dans des pays où jamais les européens n'ont pénétré, dans des pays dont le nom nous est à peine connu.

“ Il y a en ce moment en Chine et les pays voisins un million de chrétiens, et ces chrétiens connaissent et aiment la France. L'enfant l'apprend de son père; un clergé indigène élevé par des prêtres Français, se forme partout et est déjà nombreux. Qui ne comprendrait l'immense influence que la France peut avoir dans ce pays, le jour où ils entreront en société avec l'Occident. Que sont l'Opium et les bonnets de coton d'une grande nation comparés avec ce rôle brillant que la France est appelée à jouer en Orient.”

Il est curieux de rapprocher de ces appréciations une lettre écrite de Chine, au XIV^e siècle par l'un des missionnaires envoyé dans ce temps par le Souverain Pontife Clément V. On verra qu'il y a déjà longtemps que le zèle des missionnaires s'est déployé dans cette immense contrée et a commencé à faire connaître les œuvres de la foi.

En 1307, le Pape, Clément V, avait envoyé en Chine plusieurs Frères Mineurs, parmi lesquels était le frère André de Perouse. Voici comment il écrivait à son supérieur:

“ Après beaucoup de fatigues et de périls, j'arrivai enfin à Cambalick, (1) qui est la ville capitale du grand Khan, avec frère Pèlerin, mon confrère dans l'épiscopat et le compagnon inséparable de mon voyage. C'était, comme je crois, l'an 1308. Je passe ce qui regarde la richesse et la magnificence du prince, la vaste étendue de son empire, la multitude des peuples, le nombre et la grandeur des villes et le bel ordre de cet Etat, où personne n'ose lever l'épée contre un autre. Tout cela serait trop long à écrire et paraîtrait incroyable, puisque moi-même, qui suis présent, à peine puis-je croire ce que j'entends dire.”

Il ajoute: “ Près de l'Océan est une grande ville nommée en persan Cayton, où une riche Dame armé-

(1) Cambalick est l'ancien nom de la ville de Pékin.

nielle a bâti une église assez belle et grande, que l'archevêque a érigée en cathédrale, du consentement de cette dame ; et l'ayant suffisamment dotée, il l'a donnée pendant sa vie et laissée en mourant à frère Gérard, évêque, et aux frères qui étaient avec lui, et c'est le premier qui a rempli cette chaire.

“ Dans un bois à 250 pas de la ville, j'ai fait bâtir une église avec tous les lieux réguliers pour 22 frères et 4 chambres, dont chacune serait suffisante pour quelque prélat que ce fût. Je demeure continuellement en ce lieu, et j'y subsiste de l'aumône royale. J'en ai employé une grande partie à ce bâtiment, et je ne sache pas qu'il y ait de semblable ermitage dans toute notre province pour la beauté et l'agrément.

“ En ce vaste Empire, il y a des gens de toutes les nations du monde et de toutes les sectes, et on permet à chacun de vivre selon la sienne ; car ils croient que chacun s'y peut sauver, et nous pouvons prêcher avec liberté et sûreté ; mais il ne se convertit point de Juifs ni de Sarrasins. Un grand nombre d'idolâtres reçoivent le baptême, mais plusieurs ensuite ne vivent pas en bons chrétiens. Quatre de nos frères ont été martyrisés dans l'Inde par les Sarrasins ; un d'entr'eux, ayant été jeté deux fois dans un grand feu, en sortit sain et sauf ; et toutefois ce miracle ne convertit personne. Ces quatre frères se nommaient Thomas de Tolentin, Jacques de Padoue et Démétrius, frère lai. Ils furent martyrisés le 1er jour d'avril 1322, qui était le jeudi avant le dimanche des Rameaux, et leurs reliques rapportées de Thana, où ils avaient souffert, à Polombe ou Colombe, autre lieu de l'Inde, par frère Odoric de Port-Naon, qui a écrit l'histoire de leur martyre.”

Il faut espérer que désormais nos missionnaires recueilleront la bénédiction conquise par tant d'années de travaux, de sueurs et d'efforts.

En rappelant ce qui s'est passé de remarquable dans notre ville dans les derniers jours, nous croyons devoir dire, au moins quelques mots, sur la Messe exécutée à la Paroisse, le jour de Noël et le jour des Rois. Elle a été universellement goûtée et elle méritait de l'être ; c'était un heureux emploi de tout ce que les naïfs Noël des temps passés offrent de mélodies suaves, charmantes, toujours neuves et toujours aimables.

Depuis le *Kyrie* jusqu'à la fin du *Sanctus*, on entendait défilier tous les airs admirables, qui ont une si heureuse application pour les saints temps de Noël et qui expriment si parfaitement les idées de joie et d'enfance, de simplicité et de renouvellement que présentent ces saints mystères de la religion chrétienne.

On aura beau faire, on ne fera jamais rien de mieux ; on pourra imaginer de la musique plus savante et plus compliquée, mais approchera-t-on jamais de l'originalité et de la fraîcheur de ces vieux airs.

De plus, ces chers et doux Noël sont si bien unis aux plus précieux souvenirs de l'enfance ; ils nous rappellent si intimement nos premières joies, nos premières idées, nos premiers bonheurs ; ils nous révèlent si parfaitement les émotions d'un cœur tout jeune, s'ouvrant pour la première fois aux lumières, aux mystères et aux consolations de la religion, que c'est avec un charme

ineffable qu'on les entend retentir dans des circonstances semblables.

L'âme rajeunit alors, ou plutôt, elle comprend qu'elle appartient à un ordre de choses qui est toujours jeune, toujours nouveau, puisqu'il est toujours vivant et toujours éternel.

Du reste, ces naïves et touchantes mélodies sont susceptibles de revêtir toutes les formes savantes qu'emploie actuellement la musique moderne.

Grâce au savant compositeur qui les avait exhumées de la poussière des siècles, pour les faire figurer dans les différentes parties de la grand'messe, elles se présentaient avec toutes les ressources d'une harmonie habile, et d'une orchestration riche.

Les différents airs se succédaient avec des liaisons heureuses et naturelles, et avec une variété d'exécution qui ne laissait rien à désirer. *Solos* et *duos* alternant avec des chœurs puissants et d'un effet grand profond et majestueux.

On a vu là une heureuse alliance, celle de la science moderne avec la naïveté et la fraîcheur d'invention de ces temps anciens qui, sous bien des rapports, méritent de n'être pas entièrement oubliés.

Nous avons eu des séances intéressantes au Cabinet de Lecture depuis le commencement du mois.

M. Sempé nous a donné la biographie du P. Lacordaire et une appréciation de son talent comme orateur.

Le cadre de ce travail était parfaitement tracé et peut être plus ou moins développé suivant le plus ou moins de temps attribué au lecteur.

Il y a dans le P. Lacordaire un riche répertoire de tableaux, de descriptions, de mouvements oratoires ; de plans ingénieux, de discussions habiles, et M. Sempé a choisi au milieu de tout cela, non pas assurément tout ce qui aurait pu être cité avec intérêt comme modèles du genre, mais plusieurs morceaux d'expressions variées qui pouvaient au moins donner l'idée du talent du célèbre père Dominicain et de l'influence qu'il a exercée en ce siècle.

M. Stevens avait un bon morceau d'histoire nationale, qui était fini et travaillé avec un soin tout particulier ; les lecteurs de l'*Echo* pourront en juger bientôt.

La quête pour le Souverain Pontife s'est poursuivie pendant toute la semaine dernière dans la ville de Montréal, et on espère quelle aura un aussi bon résultat que le permettent les circonstances de cessation de travail et de rudes saisons où nous sommes.

REVUE LITTÉRAIRE.

Notre feuille ayant pour but principal de répandre, autant que possible, le goût des bonnes lectures chez le peuple Canadien, nous allons tâcher de faire connaître à nos lecteurs, dans une revue périodique, ceux des ouvrages récents qui méritent leur attention.

Combien de livres précieux restent ignorés ; combien d'écrits, estimables sous tous les rapports, demeurent inconnus dans les rayons de nos bibliothèques, tandis qu'ils pourraient porter des fruits si précieux, s'ils étaient répandus au sein de notre société ! Pourquoi ne seraient-ils pas substitués à tant d'autres qui y sèment le poison et la mort ? Car nous vivons dans un temps où les productions les plus bizarres de l'imagination sont préférées aux ouvrages du véritable talent ; où l'école romantique inonde la société de ces ouvrages qui frappent les esprits de vertige et tuent les cœurs. On ne saurait faire assez d'efforts pour que ces pauvretés littéraires et ces productions immorales soient à jamais bannis de nos familles.

Il importe donc de mettre le lecteur en garde contre ce genre d'écrits ; de lui faire connaître les ouvrages dont il doit nourrir son intelligence et où il doit raviver ses sentiments. C'est ce que nous avons entrepris de faire. S'il nous est impossible de bannir tout à fait le roman de nos bibliothèques, au moins, tâcherons-nous d'indiquer au public ceux d'entre ces ouvrages qui peuvent entrer dans les familles, sans danger pour leurs principes religieux ou pour leurs mœurs.

I.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Parmi les ouvrages qui, dans le cours de l'année dernière, ont attiré l'attention de la France lettrée, la *Bibliographie catholique*, dont nous résumerons quelques unes des appréciations, nous signale *Jeanne d'Arc*.

Cet ouvrage est dû à la plume de Monsieur Wallon, membre de l'Institut, professeur d'histoire moderne, à la Faculté des Lettres à Paris.

L'histoire de l'héroïne de Domrémy a presque toujours été altérée, soit par l'ignorance ou un fol enthousiasme ; soit par l'hérésie ou l'impie. Depuis le milieu du quinzisième siècle, *Jeanne d'Arc* a été, à diverses époques et suivant les intérêts divers, un personnage politique, une *amazône* ou une hérétique : le plus cynique des philosophes, le père de tous les impies du XVIII^e siècle, le trop fameux Voltaire, a même été jusqu'à souiller sa mémoire dans un poème infâme. Il était donc à propos qu'un écrivain judicieux vint, au nom de la vérité, de la morale, de la religion et pour la gloire de la France, retracer sous des couleurs véritables cette grande figure historique. C'est ce que Monsieur Wallon a fait avec un zèle infatigable et un rare talent.

Après une esquisse substantielle, quoique un peu exagérée dans l'appréciation des faits, de l'histoire de la France et de l'Angleterre à cette époque, l'auteur met sous les yeux de ses lecteurs le drame si intéressant de la vie de *Jeanne d'Arc*, drame émouvant, héroïque, qu'il peint avec beaucoup de force et de grâce, guidé qu'il est par un sentiment profond de justice et de vérité. Les vertus de la pucelle, son héroïsme guerrier, son génie militaire, sa foi, la hauteur de sa mission, la

grandeur de ses exploits, tout est raconté avec chaleur, tracé avec énergie et vivacité. Son récit revêt tous les charmes de la poésie. Il a restitué à l'héroïne d'Orléans l'aureole d'une gloire sans tache, d'une vertu sans reproche ; il a vengé Rome et l'Église et prouvé que sans les entraves d'une politique égoïste, qui a paralysé les efforts de la pucelle, sa mission était de restituer à la France sa liberté toute entière et de bannir, longtemps avant 1459, les Anglais du royaume de St. Louis.

Ce livre mérite donc à juste titre le suffrage du public.

II.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Notre littérature nationale vient de s'enrichir de quelques productions vraiment remarquables. Nous signalerons d'abord deux charmantes poésies, dont l'une de monsieur Octave Crémazie est adressée au *Journal de Québec* en souvenir du premier de l'an 1861 : elle est intitulée *Castelfidardo* ; l'autre est due à la plume de M. L. H. Fréchet, étudiant en droit à l'Université Laval, et a pour titre "Hommage aux Abonnés du *Courrier du Canada*."

Nous publions aujourd'hui la première de ces pièces ; la seconde paraîtra dans un prochain numéro.

POÉSIE.

CASTELFIDARDO.

Prenant pour Dieu l'argent, et pour guide le doute,
Des antiques vertus abandonnant la route
Et foulant à leurs pieds les droits les plus sacrés,
Quand les peuples courbés sous le vent de leurs crimes
S'arrêtent frémissants au bord des noirs abîmes
Et jettent vers le ciel leurs regards effarés,

Alors, pour ranimer la vertu qui chancelle,
Des grands cœurs dévorés de la flamme éternelle
Qui donnait aux martyrs les ardeurs de son feu,
Pour l'honneur et le droit sacrifiant leur vie,
Montrent qu'il est encore, à la terre éblouie,
Ici bas, des héros, et dans le ciel, un Dieu.

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Solyme
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émue,
Ces enfants des Croisés, comme autrefois leurs pères
Allaient des Sarrazins braver les cimetières,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille ;
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et pendant tout un jour leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castel fidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières ;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux !

Pimodan ! ô héros digne d'une épopée !
Homme des temps anciens, dont la puissante épée
Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu :
Toi, que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salueront l'immortelle auréole,
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu !

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans peur,
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule a retrouvé l'éclat des anciens jours ;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles
Que te donnaient les preux aux grands jours des combats
Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belle comme la gloire, et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines,
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire.

Car ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée,
Emporte dans ses bras une foule pressée
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton Dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : l'avenir est à moi.

Eh bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu :
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donneront leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières,
A l'ombre des parvis sacrés,
Consolez-vous, bientôt le monde
Qui vient d'enfanter ces héros,
Reverra dans sa nuit profonde
Resplendir les divins flambeaux.

Foyer de force et de science
O vieille et sainte papauté,
Qui brille comme un phare immense
De gloire et d'immortalité ;
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples amentés,
Toujours ta majesté seraine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire
Frapant la main qui les bénit,
On voulu briser ton empire
Plus solide que le granit.
Ils s'écriaient dans leur démence :
Renversons ce faible vieillard
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart.

Mais rendus au pied de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilège main,
Ces fiers souverains de la terre
Eperdus, s'arrêtèrent là ;
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines
Sa voix bénissait l'univers ;
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

LECTURE DE M. RAMEAU SUR LE PATRIOTISME.

(SUITE.)

MESSIEURS,

En effectuant cette organisation de vous-mêmes, vous arriverez ainsi sans fracas, sans révolte, sans scandale, à remplir les besoins particuliers de cette certaine partie de la communauté que vous représentez, et à laquelle l'organe de la communauté totale ne peut se consacrer spécialement.—Par là, vous aurez accru l'efficacité de toutes les forces aujourd'hui divergentes ; aggrégé et mis en œuvre une quantité de menues ressources, aujourd'hui éparses et sans utilité ; réalisé beaucoup d'œuvres, restant aujourd'hui dans le postulat des désirs ; non-seulement vous aurez fait ainsi vous-mêmes ce que vous souhaitez maintenant que le gouvernement fasse, mais vous vous serez établis plus solidement, mettant votre mouvement national à l'abri de toute les éventualités politiques quelqu'elles puissent être. Confiez les efforts que vous voudrez consacrer à votre développement, non pas entre des mains qui, aujourd'hui amies, pourraient demain être hostiles, mais entre des mains sûres ; remettez les affaires spéciales des Canadiens, à une direction exclusivement et à jamais canadienne, vous vous placerez ainsi, au-dessus du bon et du mauvais vouloir de tous les gouvernements qui passeront ; chose qui peut avoir son prix ! Condamnés que vous êtes à avoir un gouvernement mixte et qui pourrait être ennemi, constituez-vous à vous-mêmes, par un mouvement généreux et volontaire, un gouvernement propre pour vos affaires propres, sorti de vous-mêmes et qui ne relèvera jamais que de vous.

Telle était la pensée de l'illustre O'Connell lorsqu'il agita l'Irlande et qu'il proposait aux Irlandais de se constituer un gouvernement propre en dehors du gouvernement officiel, ayant son budget, sa justice, son administration particulière; leur disant avec cette éloquence qui entraînait les masses, que dans cette insurrection pacifique, il y avait pour eux plus de puissance, plus d'affranchissement vrai, plus d'avenir, que dans aucune victoire où la force brutale les eut fait triompher.

Je ne me dissimule aucunement les objections et les difficultés réelles que doivent rencontrer de telles idées dans leur application; il faudra en effet une subordination, une abnégation de volonté et des idées privées difficiles à créer, des ressources qui seront peut-être d'abord extrêmement minimales, une confiance qui sera lente à venir tant que ces efforts n'auront pas été couronnés par un succès, peut-être très éloigné.

Mais cela doit-il arrêter des hommes convaincus; qu'importe qu'une telle œuvre soit petite en commençant et peu encouragée. C'est presque un gage de la solidité de son avenir, si ceux qui l'appuieront sont dévoués, déterminés, opiniâtres. Toutes les grandes œuvres ont commencé ainsi, et cela a été pour elles un grand bien, parcequ'il est bien plus facile à l'intelligence humaine d'étudier les ressources et les défauts d'une entreprise sur une petite échelle que sur une grande, tandisqu'il est toujours dangereux d'avoir à improviser la mise en œuvre d'un grand développement de forces, de manière à ce que leurs ressorts divers puissent opérer sans se contrarier.

On ne doit donc pas plus s'impressionner de la faiblesse des commencements que des contradictions et des déceptions que l'on peut y trouver, c'est ainsi que s'opèrent toujours les progrès de l'humanité, et dans ce pays, dans cette ville, moins que nulle part ailleurs, on ne doit s'étonner d'une telle situation. C'est ici que quelques hommes animés d'un dévouement invincible, soutenus par la conviction inébranlable qu'ils accomplissaient l'œuvre de Dieu, ont posé les fondements de cette Cité aujourd'hui si florissante, ils étaient en petit nombre, ils ne possédaient que peu de ressources et étaient entourés de contradictions et de dangers.—Tout le monde s'étonnait de leur audacieuse imprudence, tous cherchaient à les en détourner, mais écoutez quelle généreuse réponse ils faisaient à ces amis bienveillants mais timides :

“... Nous avons déjà si souvent senti la protection de Dieu dans nos extrémités, qu'au besoin vous en entendrez des nouvelles. Enfin, si cette faveur nous manque et que Dieu veuille nous accepter pour victimes, en permettant que nous soyons pris et massacrés par les barbares, n'estimez pas pour cela vous voir délivrés de nous; car de nos cendres, Dieu en suscitera d'autres qui feront encore mieux que nous.”

Puis, lorsqu'il s'agit de mettre la main à l'œuvre, que les associés furent rassemblés pour agir, quels sont les encouragements que leur donnait le Père Vimont? Croyez-vous qu'il leur énumérait les chances de succès de l'entreprise, les profits qu'elle pouvait donner, ou même les espérances toutes désintéressées de voir réaliser leurs projets et leurs idées? Aucunement, ces moyens appartiennent à la sagesse banale des âmes communes. Pour les grandes âmes, nées pour les grandes œuvres, il y a un mot plus magique qui les enflamme, et qui suscite ces dévouements énergiques, que rien n'abat, que

rien ne rebute: ce mot, c'est celui du *devoir*. Et c'est ici que se montre la supériorité de l'esprit sur la matière, et comme quoi l'argent n'est qu'une force secondaire en ce monde, car ces sortes d'âmes ne lui appartiennent pas, il ne saurait ni les acheter, ni les créer.—Voici quelles étaient les paroles du Père Vimont :

“... Ces Messieurs me permettront de leur dire en passant qu'on ne mène personne à Jésus-Christ que par sa croix; que les desseins qu'on entreprend pour sa gloire en ce pays, se conçoivent dans les dépenses et dans les peines, se poursuivent dans les contrariétés, s'achèvent dans la persévérance et se couronnent dans la gloire; la patience mettra la dernière main à ce grand ouvrage.”

Il ne nous appartient pas sans doute de nous comparer à ces héros des anciens jours, ni de prétendre marcher auprès d'eux, mais nous pouvons espérer suivre de loin leurs traces.—Après tout, *c'étaient vos pères*, ne seriez-vous pas dignes de faire honneur à leurs exemples, lors même qu'il ne s'assemblerait ici que 10 hommes pour prendre en main cette cause d'intérêt public, et embrasser l'œuvre de l'expansion générale du Canada avec leurs faibles ressources. De si glorieuses traditions peuvent donner assez de courage pour ne point se laisser effrayer par la comparaison entre la grandeur de l'œuvre et de la petitesse des moyens. Les exemples du passé et la ferme conviction de l'utilité de leur entreprise présente, pourraient suffisamment garantir l'avenir et leur faire attendre dans une activité confiante et persistante, cet accroissement lent mais continu et vigoureux qui s'attache inmanquablement aux œuvres fortes et utiles.... Un ancien proverbe disait; *Audaces fortuna juvat*; on peut le traduire dans la vie pratique par celui-ci: *C'est que la masse des hommes finit toujours par se grouper autour des gens résolus.*

Mais, nous n'avons point affaire aujourd'hui aux difficultés que l'on a pu rencontrer alors, et les esprits sont peut-être mieux préparés à de pareilles idées qu'on ne pourrait le croire d'abord. Pendant que je réfléchissais sur ce sujet, j'ai eu le plaisir de trouver dans un de vos journaux les plus distingués, le *Franco-Canadien*, plusieurs articles qui se rencontraient tellement avec mes pensées que je m'en suis senti fortifié et en quelque façon plus autorisé dans mon propre sentiment.

“Le zèle et le patriotisme, dit-il, peuvent seuls en multipliant ingénieusement des ressources limitées, faire avec succès et avec promptitude l'emploi de tous les moyens que la législation, l'administration et le trésor public peuvent mettre à leur disposition.”

“Nous croyons que des associations volontaires, formées dans tout le pays, ayant leur centre d'opérations dans les villes, pour imprimer à toutes une direction uniforme, seraient le meilleur moyen de faciliter l'établissement des terres publiques par nos compatriotes. Cette association a déjà existé pendant trop peu de temps à Montréal, il y a douze ans, et elle a signalé sa courte existence par la fondation de plusieurs paroisses aujourd'hui prospères dans les townships de l'Est. Au moyen d'une très faible contribution, les jeunes gens dont les parents sont trop pauvres pour les établir, peuvent être aidés par l'association. En outre, l'association comptant parmi ses membres une foule d'hommes influents, les voies à la colonisation en sont singulièrement applanies. Les agents des terres savent qu'il ne

leur est pas permis de marchander avec ce corps paisant ; tous les renseignements en peuvent être obtenus, le colon peut savoir d'avance où se diriger, quelles ressources il y trouvera, et se rendre à destination avec beaucoup moins de dépenses et surtout avec bien moins de ces tracasseries qui souvent le rebutent et le découragent au début."

" Il nous faut donc avant tous compter sur nous-mêmes, sur notre propre zèle, sur notre propre énergie, sur nos propres forces. En fondant des sociétés de colonisation dans tout le Bas-Canada, outre que nous pourrions empêcher l'émigration de nos compatriotes, nous applanirions les voies à leur établissement sur nos terres publiques. L'influence qu'exercerait une telle société sur le gouvernement, sur la Législature, sur tous les employés au domaine public, est incalculable."

" Lorsqu'une famille ou une personne se proposerait de laisser le pays, le bureau local en informant le bureau central, elle pourrait être souvent induite à s'aller établir dans nos townships. Au lieu d'être obligé de faire, à grands frais, plusieurs voyages inutiles, sans savoir à qui et où s'adresser, ayant souvent à faire à des agents qui ne comprennent même pas sa langue, le colon serait muni, avant son départ, par le bureau central, de tous les renseignements nécessaires, avec des recommandations qui seraient des ordres pour les agents ; il pourrait se rendre tout droit à destination avec le moins de frais, d'ennuis et d'embarras possible."

" Puis, si la législation devient nécessaire, quel moyen plus infaillible de l'obtenir que cette puissante association ?"

Il est assez visible par ces extraits que le rédacteur du *Franco Canadien* considère que cet esprit d'organisation s'établissant par la spontanéité publique et sous l'influence de principes larges et unitaires, serait non seulement utile, mais fort praticable dans cette contrée, et j'ai été heureux de me trouver à l'unisson avec une voix venant du pays lui-même, voix autorisée à la fois par l'expérience et par le talent.

Oui, messieurs, l'organisation et la concentration des forces, voilà le grand levier dont il faut vous saisir ; le secret qui doublera votre puissance d'action, le complément logique du grand travail déjà accompli chez vous dans le même sens par le clergé.

L'action privée et individuelle, loin d'être détruite, recevra elle-même un notable accroissement d'activité et de force par une association centrale, ainsi que vous avez pu l'apprécier dans les judicieuses observations du *Franco-Canadien*, quelques exemples vous l'expliqueront mieux encore, tout en me fournissant l'occasion de vous donner de précieuses indications sur ce qui se fait et pourrait se faire bien souvent, si aisément, pour la colonisation.

Je vous parlais, dans ma dernière lecture, de l'admirable colonie que M. l'abbé Belcour venait de fonder dans le comté de Bonaventure avec les Acadiens de Pile du Prince Edouard, j'ai appris depuis lors qu'un digne et courageux ecclésiastique, M. Beaumont, curé de St. Jean Chrysostôme allait tenter cet hiver même une œuvre analogue. Il a engagé 50 à 60 jeunes gens de sa paroisse à aller avec lui prendre des lots sur le chemin Elgin, puis, durant le cours de cet hiver, il doit se mettre à la tête de cette expédition patriotique, et s'établissant avec eux pour trois mois dans le *Bivouac du Pionier* au milieu de la forêt, il présidera lui-même à l'ouverture et

à la direction des travaux, de manière à ce qu'ils soient exécutés avec ordre et ensemble, de la manière la plus économique et la plus fructueuse ; les approvisionnements seront achetés en commun, et les fonctions seront partagés ; chacun à son tour sera chargé des soins du ménage intérieur, pendant que les autres vaqueront aux rudes travaux du défrichement. Après la campagne on fera masse des dépenses et des profits et on partagera les terres le plus équitablement possible. On m'a même assuré que ce généreux exemple avait déjà tenté plusieurs cœurs, et que dans plus d'une paroisse on a quelque dessein de l'imiter.

Certes, messieurs, l'histoire des peuples compte des pages plus brillantes, plus célèbres, mais elle en contient peu d'aussi touchantes, d'aussi poétiques ; et si, dans quelque cent ans, la tradition a conservé le souvenir de ce pasteur à la fois spirituel et temporel, conduisant ses ouailles au milieu des forêts pour lutter contre la nature sauvage, purifiant les âmes et soutenant les courages ; il apparaîtra aux hommes comme une de ces conceptions légendaires où les premières traditions du monde nous sont symbolisées sous des types héroïques, la lutte de l'homme contre la nature et la progression de la civilisation.

Hercule, Deucalion, Prométhée, les Druides qui guidaient les Gaulois nos pères, tous ces premiers bienfaiteurs de l'humanité, prennent aujourd'hui une taille épique à nos yeux étonnés ; mais quand nous les rêvons avec leur figure sombre, au milieu des difficultés premières du monde, suivis des peuples pasteurs que dominait et entraînait leur énergie ; que croyez vous voir en réalité derrière ce verre d'optique de la poésie et de la légende ? Pas autre chose, messieurs, que ce pauvre prêtre bivouaquant dans le désert avec ces pionniers hardis et dociles à la fois, qui vont transformer les forêts primitives en habitations riantes et fécondes qui abriteront leurs vieux jours et leurs enfants.

Tel est le tableau de la vie. Nos plus simples travaux sont quelque fois empreints d'une grandeur infinie, la poésie nous coudoie dans les carrefours, et nous ne la voyons pas ; nous la foulons aux pieds comme nous marchons sur la fleur du printemps dans les prairies ; parceque nos yeux éblouis par la fausse importance d'une foule d'intérêts mesquins qui nous préoccupent, ne peuvent les apercevoir. C'est ainsi que presque au pied des monuments nous ne voyons pas non plus ces prodiges d'architecture, la boutique d'un épicier suffit pour en obscurcir la vue, mais quand nous nous éloignons dans la campagne, le géant de pierre grandit alors avec ses lignes majestueuses, la boutique s'efface, et le noble édifice reste seul, dominant la cité pour étonner le regard. Et nous aussi, nous voyons la poésie des vieux âges que n'ont pas aperçu ses contemporains, tandis que nous comprenons mal celle qui est près de nous ; mais ceux qui nous suivront, la verront, ils en rendront témoignage ; conservons-leur seulement la mémoire de ce qui se fait, et que ceci nous apprenne, au moins, à donner un peu moins de soins à la *mercuriale du colon*, un peu plus d'attention aux œuvres généreuses et durables de l'intelligence et du cœur.

Il en coûte au premier abord de revenir de ces hautes visées du sentiment et de la poésie, aux calculs réfléchis, aux observations sévères qui doivent mesurer nos actes et nos intérêts de chaque jour ; mais ne nous laissons point aller à ces dégoûts, chaque œuvre à son

caractère, et il y a de la grandeur et de la poésie au fond de tout devoir accompli. Nous parlions de la *Patrie* : le patriotisme n'est-il pas la plus héroïque des poésies. Nous parlions de donner de l'unité au mouvement national : qu'y a-t-il de plus grandiose que le sentiment de l'unité, qu'y a-t-il de plus sublime qu'un peuple tout entier se levant et marchant comme un seul homme dans l'enthousiasme de son zèle, pour conserver la langue, la mémoire et le culte de ses ayeux ? Ah ! la grandeur de votre rôle peut bien s'unir à la poésie des travaux de ce prêtre ignoré, et une société nationale canadienne pourrait bien être digne de lui donner la main pour l'aider dans son œuvre.

(A CONTINUER.)

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA.

PAR O. DAVID, ÉLÈVE DE STÉ. THÉRÈSE.

(Suite.)

Je pourrais, Messieurs, vous citer une multitude de traits qui prouvent la charité et le courage étonnants de nos Pères ; je pourrais vous parler de ces cinquante colons qui, invités par les perfides Iroquois d'aller s'établir au milieu d'eux, n'écoutent que leur zèle et acquiescent à leur désir, s'exposent à être les victimes de leurs caprices et de leur cruauté ; de *Couture*, par exemple, qui, surpris par les sauvages avec le Père Jogues, parvient à s'échapper et revient ensuite se livrer entre les mains des Iroquois étonnés, pour partager les tourments du St. Jésuite et obtenir la palme du martyr ; mais je serais entraîné trop loin, il est temps que je rende un juste tribut d'éloges à ceux qui furent les vrais soldats du Christ en Canada, à ces généreux missionnaires qui ont arrosé ce sol de leur sang.

Comme le principal but de ceux qui contribuèrent à la fondation et au soutien de notre patrie, était la conversion des sauvages, ils songèrent dès le commencement à y envoyer des missionnaires. Mais quels furent donc les hommes qui consentirent à partir pour ces terribles missions, comme les appelle Châteaubriand. Ce furent les membres de cette illustre compagnie de Jésus, si méprisée, si outragée, si calomniée, même par des compatriotes, malgré les services qu'elle a rendus à la France et au monde entier. Oui, les Jésuites, qui ont pénétré dans les régions les plus éloignées du globe, la croix à la main ; les Jésuites qui se firent savants, pour faire triompher la religion en Chine, musiciens pour convertir les tribus indiennes du Paraguay, sauvages pour gagner à Jésus-Christ les sauvages du Canada. Ce furent encore, plus tard, les membres d'une société bien digne de marcher à côté de la première, de cette société de St. Sulpice, dont les bienfaits et le dévouement sont au-dessus de tout éloge. Le peuple canadien a droit d'aimer et de respecter ces nobles enfants de St. Ignace et du vénérable Olier, car il n'y a pas un coin de cette terre, qui ne rappelle leurs sacrifices ; ils ont attaché leurs noms à chaque page de notre histoire ; ils ont soutenu et encouragés nos pères au milieu de leurs souffrances et de leurs dangers. C'est à eux qu'est due la fondation de ces maisons de charité et d'éducation qui font aujourd'hui notre honneur. C'est à leur instigation que plusieurs personnes dévouées,

dont les noms nous sont chers, se sont consacrées au soutien de la colonie. Eh ! quels tourments, quelles difficultés n'ont-ils pas bravés pour écarter les dangers, qui tant de fois menacèrent d'anéantir le peuple canadien à son berceau ? Quelles démarches n'ont-ils pas faites auprès des rois et des grands de France pour les intéresser au sort de notre pays !

Suivons les maintenant au milieu des bois, voyons les dans la cabane enfumée du sauvage. Comment décrire cette vue terrible, ou plutôt ce long supplice, souffert pendant tant d'années avec tant de résignation ? Comment retracer fidèlement la route qu'ils parcoururent avant d'arriver au Calvaire ?—Ah ! Messieurs, n'allons pas dans les déserts de la Thébaïde, ne pénétrons pas dans les retraites des Trappistes ou des Chartreux, pour connaître les sacrifices que la vraie Religion peut inspirer. Non, interrogeons cette terre privilégiée ; interrogeons les forêts du Canada ; elles nous diront qu'elles furent témoins de tout ce que le Catholicisme peut produire de plus sublime ; elles nous diront qu'ici vécurent, dans les plus grandes privations, au milieu d'un peuple grossier, cruel, dont la vue seule faisait horreur, des hommes élevés avec délicatesse dans le pays le plus civilisé de la terre, des hommes héritiers souvent d'un nom illustre et pourvus de tout ce qui, dans le monde, promet un avenir brillant ; que malgré les injustices, l'ingratitude, et tous les défauts qui peuvent inspirer la haine et la répugnance, malgré l'obstination de ces peuplades barbares à ne pas accepter la foi, ils ne cessèrent de les aimer, de vouloir leur bonheur, de travailler à leur conversion. Elles nous les montreront n'ayant qu'une chemise en lambeaux et une soutane déchirée sur leurs corps décharnés, et partageant avec les sauvages la nourriture la plus dégoûtante. Elles nous parleront d'un père Jogues et d'un frère Bressani retournant prêcher l'Évangile aux féroces Iroquois, qui, quelques mois auparavant, avaient épuisé sur eux tout ce que l'enfer peut inventer de tourments, d'un Bressani allant de porte en porte, à Québec, demander l'aumône pour ses infâmes bourreaux, afin, disait-il, de leur montrer qu'elle est la vengeance d'un chrétien. Enfin, elles nous montreront les lieux sacrés, où ces hommes héroïques terminèrent, dans des souffrances dont la pensée seule fait frémir, une vie qui avait été une immolation continuelle. Qui peut, Messieurs, ne pas être saisi d'indignation en entendant des impies, ou plutôt des insensés outrager, calomnier de tels hommes ? Qui le croirait ? On accable d'éloges le soldat qui meurt bravement sur le champ de bataille, et l'on n'a que des paroles de mépris pour le Missionnaire martyrisé au milieu des forêts ! Pourtant quelle différence ! Le premier, la plupart du temps, ne travaille que pour la gloire, ne cherche qu'à laisser son nom à la postérité ; il n'est pas toujours sur le champ de bataille ; il a des moments de repos et de jouissance, il revoit de temps en temps sa patrie, sa famille et ses amis ; partout il est estimé et honoré, et si par hasard il succombe dans un combat, il meurt ordinairement sans souffrances et content, car il sait que son nom sera proclamé parmi ceux des braves. Mais le missionnaire, lui, ne travaille que pour la gloire de Dieu, les humiliations, les injustices, les insultes et les calomnies ; voilà la seule récompense de ses travaux sur la terre. Il traîne, au sein de quelques forêts inconnues, une vie obscure, et, après avoir enduré toutes les privations, après avoir souffert toutes

les rigueurs de la faim, de la soif et du climat, il meurt de la mort la plus horrible, loin de sa patrie, de ses parents et de ses amis. Au lieu d'une mère et d'une sœur pour fermer sa paupière, il voit souvent à côté de lui des monstres à figure humaine, prêts à dévorer sa chair encore palpitante. Ses dépouilles mortelles ne pourront pas même reposer en paix dans le cimetière de ses pères; non, il faut encore que ce corps qui a tant souffert lorsqu'il était animé, soit outragé, foulé aux pieds, lorsque la vie l'a laissé. Si l'on a droit d'appeler la conduite du premier dévouement, sacrifice, quel nom donner à celle du dernier? Pour moi, Messieurs, il m'est impossible de trouver une expression capable de la désigner convenablement.

Combien d'autres souvenirs admirables je pourrais rappeler, s'il m'était donné de parcourir tous les anneaux de cette chaîne de vertus et de dévouements qui forme notre histoire? Combien de noms je pourrais citer qui, sans être aussi célèbres, n'en sont pas moins dignes de notre admiration? Quels souvenirs glorieux ne rappellent pas les noms des Laval et des Plessis, ces grands Evêques qui surent si bien allier toutes les vertus du citoyen avec celles du prêtre? Qui osera que les fondateurs de nos principales maisons d'éducation ont été des hommes, tout dévoués au bonheur et à la prospérité de leur patrie? Il faut avoir l'âme bien étroite pour ne pas comprendre les sacrifices qu'ils se sont imposés pendant toute leur vie. Les efforts constants et persévérants que font tous les jours ces hommes qui ont fondé en ce pays la première Université et les avantages sans nombre qu'ils ne cessent d'offrir à la jeunesse canadienne, pour leur procurer une éducation forte et chrétienne, ne méritent-ils pas plus notre admiration que ces actions éclatantes que l'histoire s'efforce de faire passer à la postérité? Quand je jette les yeux sur le passé, quand je lis les pages admirables où sont écrits les prodiges que la Religion enfanta et enfante encore tous les jours sur ce sol sacré; quand je pense aux glorieux martyrs qui y versèrent leur sang, je comprends comment le peuple Canadien ne perd pas sa foi et sa nationalité, malgré les efforts de ses ennemis pour les lui arracher; comment il triomphe de tous les obstacles qu'on lui suscite, et échappe aux révolutions qui bouleversent et ensanglantent les autres pays. Le sang de ses pères et des missionnaires morts pour la foi, les actes de vertu et de charité qu'il ne cesse de produire, attirent les bénédictions du ciel sur lui.

Quoique je n'aie presque rien dit, car il faudrait un volume pour décrire dignement tout ce que la Religion a fait en Canada, il est temps je crois, de parler des triomphes de l'Épée. Nous avons considéré le *chrétien*, contemplons maintenant le *soldat*. Nous nous sommes entretenus de la *foi* de nos pères, disons quelques mots de leur *bravoure*.

Dans tous les pays et dans tous les temps, Messieurs, on a été obligé de convenir que si la vraie Religion sait faire des martyrs, elle sait aussi faire de braves soldats; que si le chrétien se laisse égorger, comme un agneau, quand Dieu le veut, il se bat en lion et meurt en héros quand le devoir et l'honneur l'appellent sur le champ de bataille. La *Légion fulminante* l'a prouvé, dans les premiers temps du christianisme; elle a forcé les tyrans et les persécuteurs de l'église de rendre ce témoignage glorieux à la religion qu'ils calomniaient et voulaient anéantir. Les *Croisés* l'ont prouvé sur les champs de

la Palestine; c'est là que les chrétiens, la Croix sur la poitrine et l'épée à la main, ont montré ce que peut enfanter de dévouement la noble alliance qui fait le sujet de ce discours. Mais, Messieurs, nous n'avons pas besoin de traverser les mers, de fouiller dans les temps anciens; ouvrons l'histoire du Canada, elle nous dira que si jamais peuple ne fut plus religieux que le peuple canadien, jamais aussi peuple ne fut plus brave. A peine nos pères furent-ils débarqués sur ces rives inhospitalières qu'ils furent obligés de tirer l'épée. Les Iroquois, ces féroces enfants de la forêt, indignés de voir des étrangers venir les troubler dans leurs retraites, levèrent leurs terribles haches de guerre et travaillèrent pendant plus d'un siècle à anéantir la colonie. Quel courage, quelle constance ne fallut-il pas à nos ancêtres pour soutenir une lutte si acharnée! Ils auraient dû craindre, il me semble, de marcher contre des ennemis, toujours plus nombreux, et pleins de cruauté et de perfidie, ils auraient dû trembler, en pensant aux tourments affreux qui les attendaient, s'ils étaient faits prisonniers; mais non, la religion et le devoir leur commandaient de marcher, rien ne pouvait les arrêter. *Daulac* et ses dix-sept intrépides compagnons l'ont prouvé; ils ne redoutaient ni le nombre de leurs ennemis, ni leur terrible vengeance, lorsque pour sauver la colonie d'un grand péril, ils allèrent s'enfermer dans un méchant *fort* de pieux, où pendant *dix jours* ils luttèrent contre 500 à 600 Iroquois. Ce dévouement n'est-il pas aussi héroïque que tous ceux dont l'antiquité comme les temps modernes peuvent se vanter? N'est-il pas aussi admirable que celui des 300 Spartiates, qui moururent aux *Thermopyles* pour sauver leur patrie? C'est par de pareils sacrifices que la colonie échappa à tous les dangers qui, tant de fois, menacèrent de la détruire. Quelle vie de fatigues et d'alarmes continuelles que celle de nos Pères! A tout moment, ils étaient exposés à être massacrés par les Iroquois qui, foulant aux pieds et traités et serments, fondaient sur eux, dans le temps qu'ils s'y attendaient le moins, égorgeant ou faisant prisonniers tous les infortunés qu'ils pouvaient atteindre. Les colons allaient aux champs par troupes, et à tout instant, ils étaient obligés de laisser la charrue pour prendre le fusil; c'est bien avec raison qu'on se plaît à répéter qu'ils ont fécondé de leur sang tous les sillons qu'ils ont tracés. Toutes les maisons étaient barricadées, les collèges, les couvents et les hôpitaux étaient percés de *meurtrières*, et, de distance en distance, s'élevaient dans la campagne des *forts*, où toute la population accourait à l'approche des sauvages. C'est dans l'un de ces *forts* que Madame de Verchères, et, deux ans après, sa noble fille se défendirent avec tant d'intrépidité et surent si bien se multiplier, sur tous les points, que les Iroquois croyant avoir affaire à une garnison entière, se retirèrent après plusieurs assauts infructueux.

(A CONTINUER.)

ÉLOGE DE MESSIRE PAINCHAUD,

FONDATEUR DU COLLÈGE STE. ANNE.

(FIN.)

Enfin M. Painchaud, ne pouvant plus conserver son projet en lui-même, entreprit cette œuvre qui devait procurer de si grands bienfaits à sa patrie. Les besoins

de ce District étaient de plus en plus pressants : en outre, il avait compris à quelles funestes éventualités on s'exposait en retardant d'y satisfaire. Il s'aperçut qu'une Institution, contrôlée par un esprit tout autre que celui du Catholicisme, pouvait s'élever dans ces contrées encore si religieuses, et dès-lors les malheureuses conséquences auxquelles on devait s'attendre ne pouvaient lui échapper. Sans doute que certaines intelligences, qui se prétendent habiles et éclairées, auraient pu rester indifférentes, malgré ces sinistres prévisions, mais les catholiques qui pénétraient la question y regardaient plus sérieusement. Quelque chose d'analogue à ce qui se pratique dans certains lycées français se serait établi, ou aurait avisé à faire ce qu'on appelle dans le jargon du jour, *un homme sérieux, un homme pratique*, n'étant astringé aux observances d'aucun culte. Que d'erreurs se seraient peu à peu infiltrées dans les populations !... Mais éloignons nos regards des sacrilèges, des dérisions de cette froide et précoce corruption que la raison laissait entrevoir. Il n'en a pas été ainsi, *M. Painchaud* a été capable d'épargner de tels malheurs à la Religion et à la Patrie. On était en 1827, et il commença ce Collège dont vous avez pu admirer les progrès rapides. Oui, Messieurs, il y a quelque 30 ans, il abattait les arbres qui couronnaient l'endroit où nous sommes, nourrissant au fond de son âme cette pensée éminemment patriotique : *Là, j'éleverai un Monument destiné à l'éducation de la jeunesse de ma patrie.*

Personne n'ignore en effet tout ce que peut un Collège chez une nation. C'est là que la jeunesse, destinée à recruter les rangs de la société, va puiser les connaissances littéraires et scientifiques, suffisantes pour le plus grand nombre, indispensables à ceux qui veulent s'enfoncer plus profondément dans les études. Mais un autre trésor encore s'y distribue, c'est cette grande chose appelée *Education*.

Un grand philosophe a dit : "J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si l'on réformait l'éducation de la jeunesse." Il avait raison ; et l'on peut dire que la place qu'occupe l'éducation dans la civilisation des peuples est telle que, sans elle, règnerait-il une foule de savants, capables des découvertes des Montgolfier et des Volta, ils n'en seraient pas moins encore sur les confins de la barbarie. Interrogez l'histoire, demandez-lui à quel peuple elle donne plus de louanges ? Elle n'aura toujours qu'une réponse ; elle dira que c'est à ceux qui ont reçu le plus universellement les dons précieux de l'éducation. Si vous voulez aller plus loin, et savoir comment se donnait cette éducation, elle répondra : Cette éducation se donnait d'abord, mais imparfaitement, dans les familles, puis d'une manière complète dans les institutions publiques, dirigée par des vieillards sages et expérimentés. Là, l'enfant apprenait les rapports qui existent entre les hommes et la divinité, puis entre lui-même et ses semblables. On lui dictait ses devoirs ; on lui parlait de gloire et d'honneur ; on lui inculquait les principes les plus propres à ennoblir son cœur. Et les principes, suivis des exemples, faisaient contracter ces heureuses habitudes qui le rendaient capable des plus grands services pour la Patrie. Or, les hommes sont encore ce qu'ils étaient autrefois ; si on veut les faire progresser moralement, il faut prendre les moyens nécessaires. Aujourd'hui les moyens disponibles dans un collège sont beaucoup plus efficaces que ceux de l'antiquité. L'éducation qui s'y donne a quel-

que chose de plus fondamental que l'honneur et la gloire. Elle est vivifiée par la Religion de Jésus-Christ. Cette éducation ferait non seulement des héros, mais même des saints, de tous les élèves s'ils savaient correspondre ses sublimes enseignements. Messieurs, tel était le collège que concevait *M. Painchaud*, tel aussi il l'a fait.

Mais, comme toutes les choses véritablement grandes et scientifiques, il fallait que son entreprise fut entravée ; c'est le cachet des œuvres durables. Impossible de dire tous les obstacles qui s'opposèrent à ces projets, d'abord pour la construction, puis pour l'organisation de son collège. Nous ne rappellerons pas ici ces difficultés qui sont encore présentes à toutes les mémoires, nous dirons seulement que s'il a rencontré des résistances à chaque pas, depuis le moment où il énonça ses idées jusqu'au complet parachèvement de ses plans, il lui est arrivé aussi quelques fois de recevoir d'agréables encouragements.

Voici ce qu'un des plus éminents, parmi ses bons amis, lui écrivait : "Personne n'ignore les grands sacrifices et les généreux efforts que vous avez faits et que vous continuez de faire pour l'avantage de l'éducation ; je suis un de ceux qui le reconnaissent ouvertement." (1) Quelques-uns l'aidaient de leurs conseils, de leur influence et même de leurs épargnes, se regardant, disaient-ils, comme "trop heureux de faire ce petit sacrifice pour un Etablissement qui promet tant à la Religion, Etablissement qui est le fruit d'un sacrifice immense... trop heureux, ajoutaient-ils, d'avoir quelque part à ce grand sacrifice." (2).

M. Painchaud était doué de ces grandes qualités qui, en définitive, triomphent invariablement ; il avait cette fermeté d'âme à qui tout est possible, cette vigilance que rien ne surprend ; il avait de la prévoyance, de l'étendue dans la pénétration ; il avait le talent d'envisager les choses assez profondément pour apercevoir à l'avance ce qui pouvait favoriser ses desseins et les troubler. Si vous joignez à cela un courage qui dépasse toutes louanges, un zèle infatigable, vous vous représenterez le Fondateur de ce Collège. Aussi, Messieurs, avez-vous été témoins des succès de cet homme de dévouement et de bonne volonté ! Vous avez applaudi à son triomphe avec ce vénérable prêtre, maintenant Evêque, qui lui adressait ces paroles :

"Vous m'avez fait connaître les angoisses de votre cœur ;.... Essayez donc vos sueurs ; goûtez enfin le repos et la paix du triomphe !....."

Le Collège de *M. Painchaud* était donc terminé, il ne restait plus qu'à voir de ses yeux son heureux effet dans la patrie. Mais Dieu voulut le récompenser plus dignement de ces laborieux travaux ; c'est du séjour des saints qu'il devait assister au rapide développement de sa création.

Cependant, s'il n'existe pas au milieu de nous, ses pensées vivent et font encore le bien ici-bas. Nous voudrions, Messieurs, pouvoir rappeler à votre souvenir les titres qu'ont acquis à notre reconnaissance ceux qui lui ont succédé. Nous voudrions, surtout faire entendre certains noms dignes des plus beaux éloges. Mais une aussi douce faveur nous est refusée, il est des hommes parvenus à un tel degré d'humilité que malgré tout le bien qu'ils font, ils veulent impitoyablement rester in-

(1) L'Evêque de Québec à *M. Painchaud*.

(2) Mgr. Baillargeon à *M. Painchaud*.

connus. Il faut leur cacher la louange comme à d'autres on cache ordinairement le blâme. Quoiqu'il en soit, messieurs, nous avons la conviction de rencontrer vos vœux, en même temps que nous satisfaisons à un besoin impérieux de notre cœur, s'il est permis de déroger tant soit peu à cette discrétion toujours pénible à la reconnaissance. Nous avons le bonheur et l'honneur de voir au milieu de nous un homme qui s'est noblement acquis la gratitude de cette paroisse de Ste. Anne, des Elèves de ce Collège et de tous les Canadiens en général ; nous avons le bonheur et l'honneur de remarquer M. le Grand-Vicaire Mailloux.

Oui, Messieurs, cette paroisse n'a pas oublié les heureuses années qu'elle vécut sous sa protection éminemment bienveillante et habile. Et en même temps que M. le Grand-Vicaire conquérait l'affection, le respect et l'admiration de ses paroissiens de Ste. Anne, il étendait son action bienfaisante sur ce Collège, alors encore dans les langes de l'enfance ; par une direction éclairée, il donnait un nouvel élan à l'œuvre de M. Painchaud. Nous n'avons pas eu, nous, le bonheur d'être témoin de ses munificences, de sa sollicitude et de ses bienfaits envers cette maison ; mais la renommée de son nom et de son dévouement a trouvé dans nos âmes des échos bien sentis, et c'est avec émotion qu'aujourd'hui nous aimons à le proclamer.

Nous ne dirons pas tout ce que ce digne ministre du Seigneur a fait pour notre société : nos paroles seraient impuissantes à exprimer ce que vous savez si bien. Nous dirons seulement que son pays ne suffit pas à son admirable dévouement. Il devait donner au monde un exemple digne des premiers âges de la foi. Messieurs, vous avez applaudi à cet acte magnanime ; vous l'avez suivi avec vénération dans cette lutte contre l'hérétique qui est venu désoler l'Eglise si pure de nos contrées. Son triomphe a été complet ; il n'y a que la lie de la population de cet Etat dont vous connaissez le nom, qui croupit encore dans sa décadence malheureuse. M. le Grand-Vicaire, messieurs, est revenu rapportant avec lui l'affection de ces nouveaux convertis, et la reconnaissance de tous les catholiques.

Si nous suivions l'entraînement de nos cœurs nous dirions bien davantage, messieurs, à la louange de tous ces bienfaiteurs qui ont contribué si énergiquement à l'agrandissement du Collège de Ste. Anne. Mais nous sentons que le temps nous arrête, comme malgré nous. Nous espérons pourtant que vous nous comprenez, car le bien, qu'ils font n'est pas seulement pour nous, il jaillit sur le pays entier.

Toutefois, il ne faut pas l'oublier, les progrès n'existent que parce que l'œuvre a été admirablement commencée ; si les développements se sont toujours multipliés, et méritent si justement la reconnaissance de la patrie, ils font en même temps le plus bel éloge de celui qui en a conçue la première idée et l'a si vigoureusement réalisée.

Science, Religion, Patrie, voilà donc ce qu'a généreusement servi un homme qui n'avait pour le seconder qu'une volonté puissante et ferme, un courage et une vertu plus qu'ordinaires, une constance à toute épreuve, lorsqu'il avait entrepris le bien. Ses contemporains l'ont admiré, les générations actuelles le vénèrent, la postérité lui décernera un des premiers rangs parmi nos gloires nationales.

CHARLES BACON.
Elève de Philosophie.

Guérison Attribuée à l'Intercession de Notre-Dame de Pitié.

Dans le récit de la guérison de Jacques Picard, obtenue en 1858, à l'occasion de l'huile de la lampe de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Pitié, on a pu remarquer qu'immédiatement après sa guérison, il éprouva le besoin de manger ; et qu'il mangea en effet de manière à jeter dans l'étonnement les personnes présentes, qui avaient été témoins des difficultés qu'il éprouvait auparavant à avaler seulement quelques gouttes d'eau. On a pu faire la même remarque, en lisant les circonstances de la guérison subite du jeune Laflamme, obtenue en 1855. On verra, par la relation que nous publions aujourd'hui, que le même phénomène s'est renouvelé pareillement en 1860, dans la guérison de Céline Desjardins. Mais ce ne sont pas les seuls exemples de ce genre que nous fournissent les guérisons obtenues par l'invocation de N.-D. de Pitié. Nous en rapporterons plusieurs autres tout-à-fait parallèles, les unes arrivées en 1859, les autres l'année 1860.

En attendant, nous ferons remarquer à nos lecteurs deux circonstances de ces guérisons bien dignes d'être considérées avec une attention particulière. La première : que le phénomène dont nous parlons s'est reproduit le même dans des personnes à qui le genre de maladie avait causé jusqu'alors un dégoût comme insurmontable pour toute sorte d'aliments ; ou qui, par un état prolongé de faiblesse, étaient incapables de prendre aucune nourriture solide.

La deuxième : que ce besoin instinctif de manger s'est fait sentir à des malades guéris subitement et d'une manière instantanée.

Sans prétendre assimiler ici ces guérisons extraordinaires aux miracles déclarés tels par l'Eglise, ou à ceux qui sont rapportés dans le Nouveau Testament ; qu'on nous permette de faire observer en passant une circonstance remarquable de la guérison de la jeune fille du Prince de la Synagogue dont il est parlé dans l'Evangile : *Et prenant la main de cette enfant, rapporte St. Luc, Jésus dit tout haut : jeune fille, levez-vous ; aussitôt elle se leva, et il ordonna qu'on lui donnât à manger.* Sur quoi, les commentateurs anciens aussi bien que les interprètes modernes, font remarquer que si Notre Seigneur en usa de la sorte, ce fut pour montrer que cette enfant venait d'être rendue non seulement à la vie, mais encore à la parfaite santé : l'expérience nous montrant à tous que les personnes gravement malades, ou en état d'extrême faiblesse, ont de la peine à manger. On pourrait donc dire que si, de nos jours, la Divine Providence semble avoir renouvelé, à quelques égards, le même phénomène, c'est pour donner un témoignage certain des guérisons parfaites accordées par l'entremise de N.-D. de Pitié, et ranimer par là, dans les cœurs des fidèles, une si solide et si salutaire dévotion.

XI.—GUÉRISON DE CÉLINE DESJARDINS.

Céline Desjardins, âgée de 17 ans, née à St. Jacques de l'Achigan, domiciliée à Montréal, faubourg de Québec, fille de feu Étienne Desjardins et de Victoire Therrien, a été guérie par l'invocation de N.-D. de Pitié, au commencement du mois de mai 1860, ainsi qu'il est rapporté dans cette déclaration.

A la fin d'avril, elle fut atteinte d'un érysipèle à la tête, qui envahit bientôt tout le visage, le cou et la gorge. Ce mal fit des progrès très-rapides et la laissa l'espace de 15 jours sans connaissance; et même sans parole durant la moitié de ce temps. M. le Docteur Duhamel, qui la traitait avec assiduité, ne put rien pour détourner le mal ou en diminuer la violence; et à la fin, il déclara à la mère de la malade que les ressources de son art étaient impuissantes, et qu'elle devait se préparer à faire son sacrifice à Dieu.

Là dessus, on alla prier l'un des Pères Oblats d'administrer sans délai la malade; ce Père s'étant présenté peu après, ne put tirer d'elle aucune parole, ni même aucun signe de connaissance. Il jugea pourtant qu'elle pouvait comprendre encore ce qu'il lui disait: lui donna l'absolution et envoya chercher quelqu'un des Messieurs du Séminaire pour lui faire administrer les derniers sacrements. Mais, dans l'état où celui-ci la trouva, il ne put lui donner le Saint-Viatique; il se contenta donc de lui administrer l'Extrême-Onction.

Cependant, le frère de la malade, Siméon Desjardins, jugeant qu'il en était fait de sa sœur, eut la pensée de recourir à N.-D. de Pitié, et alla demander aux Sœurs de la Congrégation de l'huile de la lampe, qu'il apporta à sa mère. "Tout est fini pour ma sœur, lui dit-il, dans son émotion; mais ayez confiance, N.-D. de Pitié, qui fait des miracles, la guérira. Voici de l'huile de la lampe de sa statue miraculeuse, mettez-lui en quelques gouttes dans la bouche, et ma sœur ne mourra pas." Encouragée par ces paroles, Mme. Desjardins met aussitôt quelques gouttes d'huile sur les lèvres de la mourante, comme aussi sur le front, sur les joues et sur l'estomac; et récite ensuite les Litanies de N.-D. de Pitié avec beaucoup de foi et de confiance, en promettant de faire célébrer trois messes aussitôt qu'elle en aurait la facilité.

Ceci se passa le soir: or, vers minuit, la mourante, qui depuis huit jours avait perdu totalement la parole, se lève soudain sur son séant, se met à parler; et s'adressant à sa mère, lui dit qu'elle a faim et la prie de lui donner à manger. Dans l'état où était alors sa bouche, (les lèvres et la langue étant extraordinairement enflées) elle articulait difficilement, quoique pourtant tout ce qu'elle dit fut très suivi et très sensé. Sur sa demande, on lui donna donc de la nourriture; et elle la prit avec facilité!

Ce fut le signe certain de sa guérison, car le lende-

main elle se trouva mieux encore; et au bout de trois ou quatre jours elle était en état de marcher, quoiqu'il lui resta quelque faiblesse par suite d'une si violente maladie.

Depuis, elle n'a éprouvé aucun retour de son mal, et actuellement elle jouit d'une santé parfaite.

Elle est convaincue que sa guérison est due à la puissance de N.-D. de Pitié, comme le montre la déclaration suivante; et c'est aussi le jugement qu'en portent ses parents et d'autres personnes témoins de sa maladie et de son prompt rétablissement.

CÉLINE THERRIEN,
M. P. THERRIEN,
M. DESJARDINS.

DECLARATION DE CELINE DESJARDINS.

"Je reconnais avoir été guérie, par l'intercession de Notre-Dame de Pitié, de la maladie mentionnée dans la présente déclaration, et je suis convaincue devoir le retour à la vie à la bonté de cette tendre Mère. Aussi, suis-je toute pénétrée de reconnaissance envers elle, et désireuse d'employer à son service et à son amour tout ce qu'elle a daigné me rendre de force et de santé; je m'estimerai mille fois heureuse, surtout, de travailler à faire connaître et honorer le mystère de ses douleurs. C'est donc avec bonheur que je me souscris l'enfant protégée de N.-D. de Pitié.

"Montréal, le 19 novembre 1860.

"CÉLINE DESJARDINS."

DECLARATION DU DR. A. A. DUHAMEL.

"Je soussigné, docteur en médecine, médecin à Montréal, certifie avoir donné mes soins à Melle. Céline Desjardins, et l'avoir laissée dans l'état alarmant et à peu près désespéré dont il est fait mention dans le récit précédent. J'atteste aussi que l'ayant revue le lendemain, je l'ai trouvée, à ma grande surprise, en voie de parfaite guérison; et qu'enfin, ayant demandé quel moyen on avait employé pour obtenir un changement si extraordinaire: il me fut répondu qu'on avait fait, sur la malade, des onctions avec de l'huile de N.-D. de Pitié. C'est tout ce que je puis certifier, comme médecin, sur la guérison dont il s'agit. En foi de quoi j'ai signé, à Montréal, ce 24 novembre 1860.

"DR. A. A. DUHAMEL."

LE TOURNOI DE RENNES EN 1338.

OU BERTRAND DUGUESCLIN.

I

Un tournoi ou passe-d'armes signalait, au moyen-âge, toutes les grandes solennités nationales. Le vassal comme le puissant seigneur y trouvait sa part de réjouissances et de fêtes; aussi avec quelle ivresse on saluait l'aurore de ce beau jour: dès le matin les maisons se

pavoisaient, les rues se jonchaient de fleurs et de bruyantes acclamations s'unissaient au son majestueux des cloches pour porter jusqu'au ciel la joie populaire. La multitude se pressait, se heurtait et, oubliant des maux de la veille pour ne songer qu'aux plaisirs qui lui étaient promis, s'abandonnait tout entière à son enthousiasme.

Tel était, par un beau jour de l'été de 1335, l'aspect de la noble capitale de la Bretagne. La joie était dans tous les cœurs, des vœux ardents sur toutes les lèvres. Il ne s'agissait de rien moins que du mariage de Jeanne, héritière de Bretagne, comtesse de Penthièvre, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, et la fidélité, le dévouement traditionnels des populations armoricaines étaient excités encore par l'amour passionné que leur inspirait leur jeune et charmante maîtresse.

Lorsque sonna l'heure de midi, les hérauts d'armes annoncèrent à son de trompe que le cortège des nouveaux époux allait paraître. Le peuple se rangea avec un frémissement de joie et d'impatience, et bientôt s'avancèrent Jeanne de Penthièvre et Charles de Blois, suivis des plus nobles dames de la province et d'une foule de chevaliers. C'était un spectacle à la fois imposant et gracieux que celui de ces panaches flottants sur des casques d'acier incrustés d'or, de ces bannières aux mille couleurs dont les plis ondulants et soyeux ombrageaient la foule guerrière. Noël ! Noël !... criait-on de toutes parts, et plus bas, timidement, comme honteuses de mêler une pensée personnelle à cet élan patriotique, quelques voix essayaient de dire : Largesse ! largesse au peuple !... Mais les généreux époux n'avaient nul besoin de cet appel : derrière eux, de jeunes pages puisaient à pleines mains dans leurs escarcelles armoriées et jetaient au milieu de la foule des flots de monnaies, frappées au coin de Bretagne. C'était plus qu'un cortège royal, c'était une marche triomphale qu'accompagnaient les bénédictions et les vœux de tous les assistants.

Cependant le duc et la duchesse de Bretagne venaient de prendre place sur l'estrade magnifique qui leur était destinée : un silence profond succéda soudain aux bruyantes clameurs de la foule. Appuyé au bord de l'estrade ducal, le primat de Bretagne étendait sur l'enceinte du combat et sur l'assemblée toute entière, une main vénérée ; à sa voix et par son entremise, la bénédiction du ciel allait descendre sur un peuple fidèle, et sanctifier jusqu'à ses plaisirs. Après cette bénédiction solennelle, les trompettes sonnèrent, et les hérauts de Bretagne annoncèrent que la lice était ouverte.

II.

Le tournoi touchait à sa fin ; maint champion, admiré du peuple et accompagné des vœux de ses amis, était venu tour-à-tour, faire applaudir un premier succès et déplorer une défaite. Trois chevaliers étaient demeurés seuls maîtres de la lice et l'on attendait avec une

anxiété pleine d'impatience, le triomphe de l'un d'eux.

Le moment décisif approchait, une belliqueuse fanfare annonça la reprise de la lutte, et tous les regards se fixèrent sur les trois rivaux qui, la lance en arrêt, frémissant d'impatience, se mesuraient déjà du regard. A ce moment solennel, un nouveau combattant se présenta à la barrière du Nord ; une ironique acclamation courut dans la foule, lorsqu'apparut au milieu de la foule, un homme petit de taille, le corps couvert d'une armure trop grande pour lui, le visage caché sous la visière d'un casque sans panache, et le bras gauche protégé par un écu sans armoirie ; les éclats de rire, les quolibets se croisèrent de toute part.

Quelques vieillards hochaient la tête et murmuraient tout bas cette vérité que l'opinion publique n'admet jamais qu'après nouvelles preuves : « Haute taille et beauté physique ne revêtent pas toujours une âme fière et généreuse, un courage indomptable. »

L'inconnu s'arrête un instant. Affrontera-t-il le duc et le mauvais vouloir de la foule ? ou, ce qui est plus sage, se retirera-t-il prudemment ? Son indécision est de courte durée ; dirigeant son cheval, dont les formes robustes trahissent plutôt le compagnon laborieux d'un habitant que le noble et fier palefroi du chevalier, vers Guy de Poitou, il l'invite hardiment au combat ; mais le noble seigneur ayant refusé, par un mouvement de mépris, de se mesurer avec un tel adversaire. — Seigneur comte, s'écria celui-ci, si vous persistez dans cette résolution, je vous déclare, à la face du ciel et de toute la noblesse de Bretagne, un chevalier déloyal, un... lâche ! — Cet audacieux défi fait bouillonner le sang du vaillant chevalier, il ne songe plus qu'à venger son honneur. Les deux champions reculent pour prendre du champ, et reviennent avec impatience l'un sur l'autre. La foule raillait toujours... Cependant, rapides comme l'éclair, les combattants s'étaient rejoints au milieu de l'arène, un nuage de poussière les cachait aux regards ; leurs armes qui se rencontrent, retentissent comme le marteau sur l'enclume ; à ce choc violent succède le bruit sourd d'un corps qui roule sur la poussière ; on entend le cri de rage du vaincu. Déjà le peuple pousse un hurra en honneur du noble comte ! lorsque tout-à-coup, au milieu des nuages qui se dissipent, apparaît immobile et fier, sur son rustique coursier, le combattant inconnu. Le silence succède aux clameurs, la foule étonnée n'ose encore applaudir.

Un des deux chevaliers qui restent dans la lice, s'avance pour venger la défaite de Guy de Poitou, défaite due sans doute à un étrange jeu du hasard ; mais voici qu'à la première passe, il a le même sort que le vaillant comte ; à son tour, il est renversé comme lui dans l'arène. Cette fois l'assistance applaudit avec ivresse ; au mépris succède l'admiration, et de toutes parts s'élèvent des vœux pour le triomphe complet du chevalier inconnu. Un adversaire le plus redoutable des trois,

lui reste encore à vaincre, y parviendra-t-il ? tous les cœurs le désirent.

Mais tout dans cette joute devait frapper la foule d'étonnement. Au lieu de combattre, l'inconnu jette loin de lui sa lance et son bouclier, saute à bas de son cheval et, s'agenouillant dans la poussière de l'arène, saisit avec respect l'étrier de son antagoniste et le supplie de mettre pied à terre. Pénétré d'une émotion dont il ne se rend pas compte, le noble chevalier cède à cette prière ; la respiration semble suspendue dans toutes les poitrines ; jamais combat n'excita plus d'intérêt que cette scène inattendue.

L'inconnu lève alors la visière de son casque :

— « Mon fils, mon fils *Bertrand*, s'écrie d'une voix éclatante le noble chevalier, et entraînant le vainqueur vers l'estrade ducal, il montre à l'assistance étonnée, un jeune homme, un enfant de quinze ans, petit, mal fait, d'un visage disgracieux ; mais nul ne songe plus à ces désavantages physiques, on ne voit que l'auréole de la gloire, qui brille sur ce jeune front, on ne voit que les larmes de joie qui inondent la mâle et noble figure de l'heureux père, et on salue avec transport ce glorieux début qui promet à la Bretagne un vaillant défenseur, une illustration nouvelle.

De belliqueuses fanfares réclament l'attention de la foule ; les juges du camp proclament le nom du vainqueur, et la noble et belle main de Jeanne de Penthièvre pose sur le front de l'enfant la couronne du triomphe. Un page de la maison de Bretagne lui amène un palefroi magnifiquement harnaché, et il est ramené au milieu des ovations les plus enthousiastes au palais ducal, où l'attendaient tous les honneurs de la journée. Quelle ivresse pour ce jeune cœur avide de gloire ! quel triomphe pour cet enfant disgracié de la nature, et jusqu'alors jugé incapable de soutenir l'éclat d'un nom déjà illustre !

Bientôt dans toute la province on ne parle plus que de la vaillance du jeune chevalier, et partout des prédictions merveilleuses lui promettent l'avenir le plus brillant. Le vainqueur du tournoi de Rennes, dit-on, sera un jour l'honneur de la Bretagne. Mais quelque magnifiques que soient ces prophéties, elles doivent être dépassées par la réalité. Ce n'est pas seulement la Bretagne qui s'honorera de son héros ; la France le comptera au nombre de ses plus grands capitaines, le tombeau de nos rois s'ouvrira devant ses restes mortels, et le moyen-âge s'enorgueillira de lui comme de l'une de ses plus pures gloires. Cet enfant si énergique, si vaillant déjà, c'était Bertrand Duquesclin, *le Bon Connétable*.

CSSZ. DRONHOJOWSKA.

ESQUISSE NATIONALE.

LE CAPITAINE DUCHARME ET SIR GEORGES PRÉVOST, PAR M. PAUL STEVENS.

Messieurs,

L'épisode historique que je viens vous raconter ce soir, remonte à l'année 1812. Pour le bien comprendre et le bien apprécier, il ne sera pas inutile, je crois, de jeter un coup d'œil rétrospectif sur notre histoire.

« A cette époque, dit M. Gameau, les discordes qui avaient troublé l'administration de Craig et les manifestations populaires avaient enhardi le parti de la guerre aux Etats-Unis et augmenté ses espérances de conquête.

« Ce parti travaillait depuis longtemps à augmenter ses forces pour parvenir au pouvoir. Le moment de voir ses espérances couronnées de succès paraissait arrivé. L'Angleterre était dans le fort de la guerre d'Espagne ; Napoléon s'élançait vers la Russie où il devait gagner ou perdre le sceptre du monde. Animés par les événements, une ardeur belliqueuse s'empara des Américains, et le cri : *Aux armes !* retentit dans une grande partie de la république. Le Congrès s'émut ; le Capitole retentit des plaintes qui furent portées contre la Souveraine des mers. Des discours véhéments pressèrent la lentour craintive des agriculteurs et des marchands ; des orateurs et des journaux annoncèrent que, la guerre proclamée, le gouvernement américain n'aurait qu'à ouvrir les bras pour recevoir le Canada, retenu malgré lui sous le joug d'une Métropole Européenne, et que les habitants attendaient avec impatience l'heure de leur délivrance. »

Comme vous le voyez, MM. la situation était tendue et l'Angleterre la comprit fort bien. L'incapacité et la violence de Craig avaient été la cause de troubles récents. Une conduite contraire pouvait seule ramener le calme dans les esprits. Aussi se bâta-t-elle de remplacer Craig par Sir Georges Prévost. Ce général était un homme sage, modéré, rempli de bon sens et d'impartialité ; c'était, en un mot, l'homme qu'il fallait dans une pareille crise.

En arrivant à Québec, Sir Georges Prévost travailla à calmer les esprits et à faire oublier l'animosité qui restait encore dans les cœurs. Il montra la plus entière confiance dans la fidélité des Canadiens, et chercha à prouver que les accusations de trahison qui avaient été portées contre eux, n'avaient laissé aucune impression dans l'esprit de l'Angleterre et dans le sien. Aussi bientôt la plus vive sympathie s'établit-elle entre Sir Georges Prévost et le peuple.

Cependant les Etats-Unis avaient mis 25,000 hommes sur pied de guerre, et cette nombreuse armée qui se flattait d'ailleurs de conquérir le Canada, ne tarda pas à se mettre en campagne et à envahir le pays.

De leur côté les Canadiens ne se tinrent pas inactifs, et chacun courut aux armes pour faire tête à l'orage.

Je n'ai point besoin de vous répéter, MM. combien cette campagne fut glorieuse pour vos Pères.

Vous avez tous, présente à l'esprit, cette immortelle journée de CHATEAUGUAY. De telles victoires immortalisent un peuple ; et de même que les Thermopyles et Castelfidardo ont consacré tout jamais la mémoire des héros qui ont su se dévouer pour la patrie et le devoir ; de même le nom de SALABERRY restera éternellement attaché à la victoire de Châteauguay, et resplen-

dira, dans l'histoire des peuples, parmi ceux des Lconidas et des Pimodan.

La grandeur de ce triomphe humilia profondément les Etats-Unis. Ils apprirent, à leurs dépens, qu'un peuple ne se mesure pas à la taille. David avait terrassé Goliath.

Qui le croirait ? Il y avait cependant alors, MM. dans certaines paroisses, et entr'autres à Lachine, des partisans du mouvement *annexionniste*. Cependant l'*Avenir* n'existait pas encore à cette époque; que je sache, ce qui prouverait que son programme n'avait pas même le mérite de l'invention. Quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins vrai, qu'à certains moments, l'ambition peut faire commettre bien des fautes; et puis, aux jours d'effervescence, cette pauvre tête se monte si vite et quelquefois si mal!

Alors vivait à Lachine un homme dont l'histoire n'a pas enregistré le nom, mais dont la paroisse entière a gardé le souvenir comme une tradition. Cet homme se nommait DUCHARME, et fut le père du vénérable prêtre fondateur du Collège de Ste. Thérèse.

Ducharme était cultivateur et Capitaine de milice. Il avait une de ces bonnes et franches natures, pleines de sens, de simplicité et surtout de foi. Remplissant tous ses devoirs de chrétien avec des sentiments de religion et d'humilité peu communs; jamais on ne l'avait vu aller à confesse sans arroser le plancher de ses larmes. Bon père, bon citoyen, bon catholique, il était le type de ces braves habitants Canadiens que l'on considère avec respect, dont on cite la mémoire avec un légitime orgueil, et sur la tombe desquels on peut inscrire sans mentir à la vérité: *il fut aussi fidèle serviteur de son Roi et de son Pays que catholique fidèle à son Dieu.*

Or donc, MM. comme je l'ai dit tout à l'heure, il y avait à Lachine un assez grand nombre de partisans de l'annexion aux Etats-Unis. Fort heureusement pour les honnêtes gens, on ne se révolte pas tout d'un coup. Dès que Ducharme vit le mal se propager et grandir, il mit tout en œuvre pour l'arrêter. Peines perdues; bientôt une partie du village prit les armes, quelques-uns même de sa milice allèrent jusqu'à l'abandonner.

Dans cette situation critique, Ducharme montra que s'il avait toujours été bon chrétien, il savait aussi, à l'heure du péril, se montrer bon soldat.

Il rallie autour de lui ceux qui veulent rester fidèles au gouvernement, et se présentant devant l'attroupement qui prenait une attitude menaçante, il se met à haranguer les mutins; mais ses paroles de paix et de conciliation, loin d'apaiser le tumulte, le font redoubler.

Ah! dit alors Ducharme, tas de sans-cœur que vous êtes, vous voulez devenir Américains, et vendre le pays; vous voulez renier votre foi et vos pères, eh bien! nous verrons!

Puis, il fait lire les sommations voulues par la loi, et comme le tumulte va croissant, il ordonne à ses gens de faire feu.

Brutus commandant le supplice de ses fils rebelles, ne devait pas être plus beau que Ducharme, en ce moment. Les mutins sont dispersés en un clin d'œil, et tout rentre dans l'ordre.

Mais il y eut des blessés; et parmi les blessés se trouvait un proche-parent du Capitaine. On relève le malheureux qui gisait à terre baigné dans son sang, et on veut le transporter dans la maison de Ducharme.

— Non, non, pas chez moi, pas chez moi, je ne reçois pas de rebelle à l'autorité légitime.

— Mais il est votre proche parent ?

— N'importe; pas de rebelle chez moi, mettez-le ailleurs.

Le Gouverneur Sir Georges Prévost ne tarda pas à être instruit de la belle conduite du Capitaine Ducharme. Voulant le voir, afin de lui témoigner toute sa satisfaction au nom du Roi, il le fit appeler à Montréal.

On était alors au printemps, et comme tous les habitants qui n'ont pas de temps à perdre, Ducharme avait commencé les travaux qu'il poursuivait avec ardeur. L'idée de les quitter, même un seul jour, pour se rendre à Montréal, ne lui souriait que médiocrement; mais les ordres venant du Gouverneur, il n'y avait pas à balancer. Ducharme d'ailleurs était soldat; le premier devoir du soldat est d'obéir à ses chefs, pensa-t-il, partons, et il quitta Lachine de grand matin, réfléchissant, le long de la route, sur ce que Sir Georges Prévost pouvait avoir à lui dire.

Arrivé à Montréal, il se présente à l'Hôtel du Gouvernement et demande à parler au Gouverneur.

— Le Gouverneur n'est pas visible.

— Quand sera-t-il visible ?

On n'en sait rien.

— Est-il ici ?

— Oui, mais impossible de le voir maintenant.

Ducharme s'assied et attend. Un quart d'heure se passe, puis une demi heure, puis une heure. Ducharme commence à trouver les minutes longues comme des heures et se décide à recommencer les questions de tout-à-l'heure auxquelles on lui répond avec la même obligeance et sur le même air.

Impatienté, le brave Capitaine enfila la porte et reprend le chemin de Lachine; mais en route, il se ravise en songeant à la perte de son temps.

— Mille noms d'un bateau! voilà un jour de labour de perdu. Si je reviens demain, il m'en faudra encore perdre un autre. Bêtise que tout ça. On ne fera pas aller ainsi le capitaine Ducharme. Non, mille fois non. Il faut que je voie le Gouverneur, aujourd'hui même. C'est lui qui m'a demandé, je le verrai; et s'il n'est pas visible, je le rendrai visible.

Tout en se livrant à ces réflexions, Ducharme qui avait rebroussé chemin, arrivait de nouveau à l'Hôtel du Gouvernement.

Même réponse.

Ah ça! dit Ducharme qui n'avait plus de patience à révéler; que le Gouverneur soit visible ou non, il faut que je le voie et que je lui parle. Je suis venu pour cela, je ne m'en irai pas sans cela. Est-ce que vous croyez que je vais perdre mes journées de labour à courir la ville? Le Gouverneur veut me voir, et moi aussi je veux le voir; nous sommes d'accord, laissez-moi faire.

La-dessus Ducharme passe bravement dans la pièce voisine.

Comme il avait la tournure d'un fort honnête homme, on le laissa continuer son chemin.

Ducharme se mit alors à ouvrir toutes les portes, entrant par celle-ci, sortant par celle-là, sans s'inquiéter des gens de service qu'il rencontrait sur son passage.

Si on lui demandait; où allez-vous? que voulez-vous? il répondait invariablement: je veux voir le Gouverneur.

Cependant, de porte en porte, et de chambre, en chambre le Capitaine Ducharme avait fini par arriver en face du salon où se tenait Son Excellence.

Sir Georges Prévost prenait en ce moment son déjeuner et se trouvait encore en robe de chambre. Entendant

du bruit, il vint ouvrir la porte et demanda à l'étranger ce qu'il voulait.

— Voir le Gouverneur ?

— Fort bien. Venez avec moi, dit Sir Georges Prévost.

Ducharme qui ne l'avait jamais vu, ne le connaissait naturellement pas. Il se laisse conduire dans un magnifique salon où on l'invite à s'asseoir.

— Mais je voudrais voir le Gouverneur ? dit le Capitaine restant debout.

— Fort bien, monsieur, fort bien, n'êtes-vous pas le Capitaine Ducharme ? Asseyez-vous un instant ; on vous le fera voir tout-à-l'heure.

— Dites Ducharme tout court, mes gens m'ont déshonoré, je ne mérite plus ce nom. Mais je veux voir le Gouverneur ? les travaux pressent et je n'ai pas le temps de causer longtemps. Voilà depuis trois heures au moins qu'on me dit que le Gouverneur n'est pas visible... Il veut me voir ; c'est lui qui m'a fait appeler... où est-il, le Gouverneur ?

— C'est moi qui suis le Gouverneur, Capitaine.

Ducharme se soulevant à demi sur son siège et lui tapant sur l'épaule, d'un air incrédule :

— Tout de bon ! vous êtes le Gouverneur ?

— Oui.

— Mais le Gouverneur du Canada,..... celui qui m'a écrit de venir le voir,..... pour qui j'ai quitté mes travaux ce matin ?...

— Oui.

— Le Général Sir Georges Prévost ?

— Oui, c'est moi-même.

— Eh bien ! ma bonne vérité, continua Ducharme, se levant cette fois tout à fait, aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel, je ne l'aurais jamais deviné. Vous êtes petit ; puis, vous n'êtes pas beau... Mais vous avez là quelque chose de bon, ajouta-t-il en portant la main au front, une bonne tête, c'est le principal.

— Eh bien ! capitaine Ducharme, dit alors le Gouverneur, je sais ce que vous avez fait, je suis content de vous. J'ignore cependant quelques détails de l'insurrection de votre paroisse, et je tenais à les avoir de votre bouche. Voilà pourquoi je vous ai fait appeler.

Ducharme se mit alors à raconter l'affaire dans ses moindres détails.

Quand il eut fini, Sir Georges Prévost serrant dans ses deux mains la main loyale de Ducharme lui dit : vous vous êtes admirablement conduit, Capitaine ; j'irai vous voir à Lachine et je viendrai vous remercier en personne au nom du Roi.

— Merci, ce n'est pas bien nécessaire, j'ai fait mon devoir, ça me suffit de reste.

N'est-ce pas, MM. que cette réponse est belle ! que toutes ces paroles, si imparfaitement reproduites, respirent bien cette grandeur d'âme sans arrogance, cette noble simplicité, cette loyauté désintéressée d'un vrai Canadien sans peur et sans reproche, qui ne sait transiger ni avec sa parole, ni avec sa foi, ni avec l'honneur, et qui se contente, pour toute récompense, d'avoir agi et de marcher son chemin suivant sa conscience et son Dieu ?

Tels étaient vos ancêtres, MM. tels étaient vos Pères, et je vous en glorifie.

Permettez-moi de le dire, sans flatterie aucune, si la jeunesse intelligente qui m'écoute dans cette enceinte magnifique où j'ai l'honneur d'élever la voix, s'avance dans la vie, l'œil toujours fixé sur ces grandes et mâles figures qui resplendissent d'une gloire si pure dans votre

histoire, elle préparera à ce pays, une place large et enviée au foyer du Nouveau-Monde. Ce que les pères ont fait, les fils sauront le faire à leur tour. Le sang ne ment pas, et je me réjouis d'avance de la grandeur prochaine de ma patrie d'adoption ; car si j'ai pleuré au souvenir des héroïques et terribles épreuves qu'elle a su traverser victorieusement jusqu'à ce jour, je veux aussi pouvoir m'associer à ses triomphes, et ma voix saura grandir avec elle.

De retour à Lachine, Ducharme ayant raconté à sa femme son entrevue avec le Gouverneur,—il n'avait point de secret pour sa femme, ce brave Ducharme—l'invita à tenir tout en bon ordre afin de recevoir la visite de Sir Georges Prévost.

C'était là une recommandation à peu près inutile ; car nos bonnes ménagères de campagne s'y entendent merveilleusement à tenir leur maison propre comme un sou tout neuf ; mais Ducharme ne l'avait faite que pour l'acquit de sa conscience afin de ne pas trop surprendre son monde.

Quant à lui, il s'était remis à l'ouvrage, ne s'occupant guères plus de l'arrivée prochaine de Sir Georges Prévost que de la venue de son voisin Jean-Pierre.

Quelques semaines se passent, et Ducharme absorbé par les rudes travaux des champs, avait entièrement oublié le Gouverneur, lorsqu'un beau matin une brillante cavalcade d'Officiers en grande tenue, Sir Georges Prévost en tête, fit irruption dans le village, au grand étonnement de tout le monde, et vint mettre pied à terre devant la maison de Ducharme.

Notre capitaine était absent, en ce moment, MM., et je vous le donnerais en dix, je vous le donnerais en cent, je vous le donnerais en mille pour deviner où il pouvait se trouver alors.

Nu-pieds, en manches de chemise, et une fourche à la main, le brave Ducharme—se livrait tout bonnement sur sa terre à la confection d'un fumier artistement composé dont il attendait merveilles. Je vous laisse à penser s'il devait sentir le muse.

Cependant cette bonne madame Ducharme fait les honneurs de sa maison aux nobles visiteurs, avec cette aisance, cette simplicité, je dirai plutôt cette grâce innée et sans apprêt qui distingue à un si haut point la Canadienne.

— Mais où est donc le capitaine Ducharme ? demanda Sir George Prévost.

— Monsieur le Gouverneur, mon mari travaille aux champs, on est allé l'appeler.

Sur ces entrefaites, Ducharme avait quitté son fumier et arrive la fourche à la main, vêtu comme vous savez.

— Ah ! mon Gouverneur je suis bien content de vous voir, je ne suis pas très-propre, comme vous voyez, ça s'est adonné que je travaillais justement à mes engrais, mais vous aurez la bonté de me prendre comme je suis.

— Et je vous admire ainsi, dit Sir George Prévost en serrant la main de Ducharme, puis se tournant vers sa suite et leur présentant le Capitaine :

Messieurs, leur dit-il, nous n'avons plus besoin de nous étonner que *Salaberry* et ses trois cents Voltigeurs aient mis en fuite Hampton avec ses sept mille hommes. Si j'avais seulement dix mille soldats comme le brave que voici, je voudrais prendre les Etats-Unis, avant les récoltes.

PROFILS HEROÏQUES.

LE MARÉCHAL FABERT.

Fils d'honnêtes bourgeois de la ville de Metz, et simple volontaire d'abord, Fabert s'éleva par son seul mérite aux premiers grades de l'armée. En 1613, Fabert, à peine âgé de 14 ans, se présentait au capitaine des gardes françaises, pour être admis dans son régiment.

Mais vous n'y pensez pas, mon ami, dit en souriant l'officier, vous, si jeune, attendez au moins que vous ayez au menton quelque poil follet, et alors on verra.

—Capitaine, dit résolument Fabert, est-ce la barbe qui fait le soldat? est-ce la moustache qui donne le courage?

—Oh! pas précisément!

—Ou bien, est-ce ma taille qui vous inquiète? Il est vrai que sous ce rapport je laisse à désirer; mais je me dépêcherai de grandir et, en attendant, je tâcherai de vous dédommager d'une autre façon! Peut-être avez-vous peur que le sabre me gêne et que le mousquet semble trop lourd à mon bras! eh bien! vous allez voir.

Et avisant un fusil, il se mit à le manœuvrer avec un aplomb dont le vieil officier fut enchanté. Fabert lut la satisfaction dans ses regards; et, en le voyant sourire, il ne douta point qu'il eût gagné sa cause; aussi déposant l'arme, il lui dit:—Eh bien! mon capitaine, c'est convenu, n'est-ce pas? je reste. Le brave officier ne sut pas dire: Non! Et Fabert entra comme simple soldat dans ce corps d'élite.

Jamais aucun péril n'étonna Fabert, et l'on admira son sang froid intrépide dans mille circonstances.

* *

En 1640, Richelieu, décidé à entreprendre le siège d'Arras, demanda à Fabert, alors capitaine des gardes françaises, s'il connaissait un homme qui, pour 300,000 francs, oserait traverser l'armée ennemie, se glisser dans la place, la reconnaître et rendre un compte exact, à son retour, des forces de la garnison.

—Monseigneur, répondit Fabert, je ne connais personne qui soit disposé à se charger pour de l'argent d'une pareille mission, mais je connais quelqu'un qui le fera pour rien; ce quelqu'un, c'est moi.

* *

Le dévouement de Fabert pour la patrie et pour le roi n'eut hésité devant aucun sacrifice.

Louis XIV, à tous les honneurs par lesquels il s'était plu à récompenser les services du héros, ajouta, comme une sorte de retraite, le gouvernement de Sedan. Fabert fit réparer à ses propres frais les fortifications, qu'il compléta par de nouveaux ouvrages. Ses parents se plaignaient de ces dépenses, lui reprochaient de prodiguer ainsi une fortune qu'il devait conserver à sa famille.—Fabert, leur répondit, si pour empêcher qu'une place que le Roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre sur la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire.

* *

Fabert mourut à Sedan, âgé seulement de 63 ans. Dans sa maladie qui fut longue et douloureuse, il ne démentit pas la fermeté de son caractère; et sa mort, fut comme sa vie, celle d'un héros chrétien. Un jour, il demande un livre de piété, en priant qu'on le laisse seul.... Quelque temps après, on le trouva mort, à genoux, son livre de prière ouvert près de lui au psaume *miserere* (1662.)

BOUNIOU.

MAXIMES.—CONSEILS.

Il est des jeunes personnes qui restent silencieuses et froides dans leur famille, parce qu'à leur avis *on n'a rien à se dire quand on vit toujours ensemble*. Qu'elles sont à plaindre de ne pas mieux apprécier tout ce qu'il y a de charmes dans ce *cerce intime* qu'on appelle la famille! N'est-ce pas là que le cœur s'alimente à une source inépuisable de pensées, de sensations si douces que celui qui les éprouve y trouve son bonheur?

* *

Les jeunes personnes doivent s'appliquer surtout à être attentives, aimables, prévenantes pour leurs frères et leurs sœurs, ces premiers amis de leur jeune existence. Elles ne doivent jamais être, avec eux, sèches, diffices, épilogueuses, telles, en un mot, qu'elles rougiraient de le paraître aux yeux du monde. Pourquoi, par exemple, s'arracher entre sœurs ou entre frères un livre qui plait, une place commode; ou se disputer à qui ne se dérangera pas pour rendre un service à ses parents?.... Est-là s'aimer?

ERRATUM.—Dans le conte en vers de M. Stevens, page 7, 2e. colonne, ligne 51, lisez: Nécessité, l'ingénieuse; et ligne 76, lisez: Le vôtre, par exemple, ah bateau! ça c'est bon.

ENIGME.

Je suis l'aîné d'une grande famille;
Je parais dans l'année, non dans les mois;
Je suis dans la chaleur et la glace à la fois;
Ma race, en tout pays fourmille.
De mon talent vous serez peu surpris
Quand vous saurez que ma présence
Est indispensable à la France,
Que sans moi Paris serait pris.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE

PAROISSIAL

REVUE HEBDOMADAIRE

Publiée par

J.-B. ROLLAND & FILS

6, Rue St. Vincent

MONTREAL.

ABONNEMENT: \$2 par année payable d'avance.

Des Presses à Calorique d'Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent.